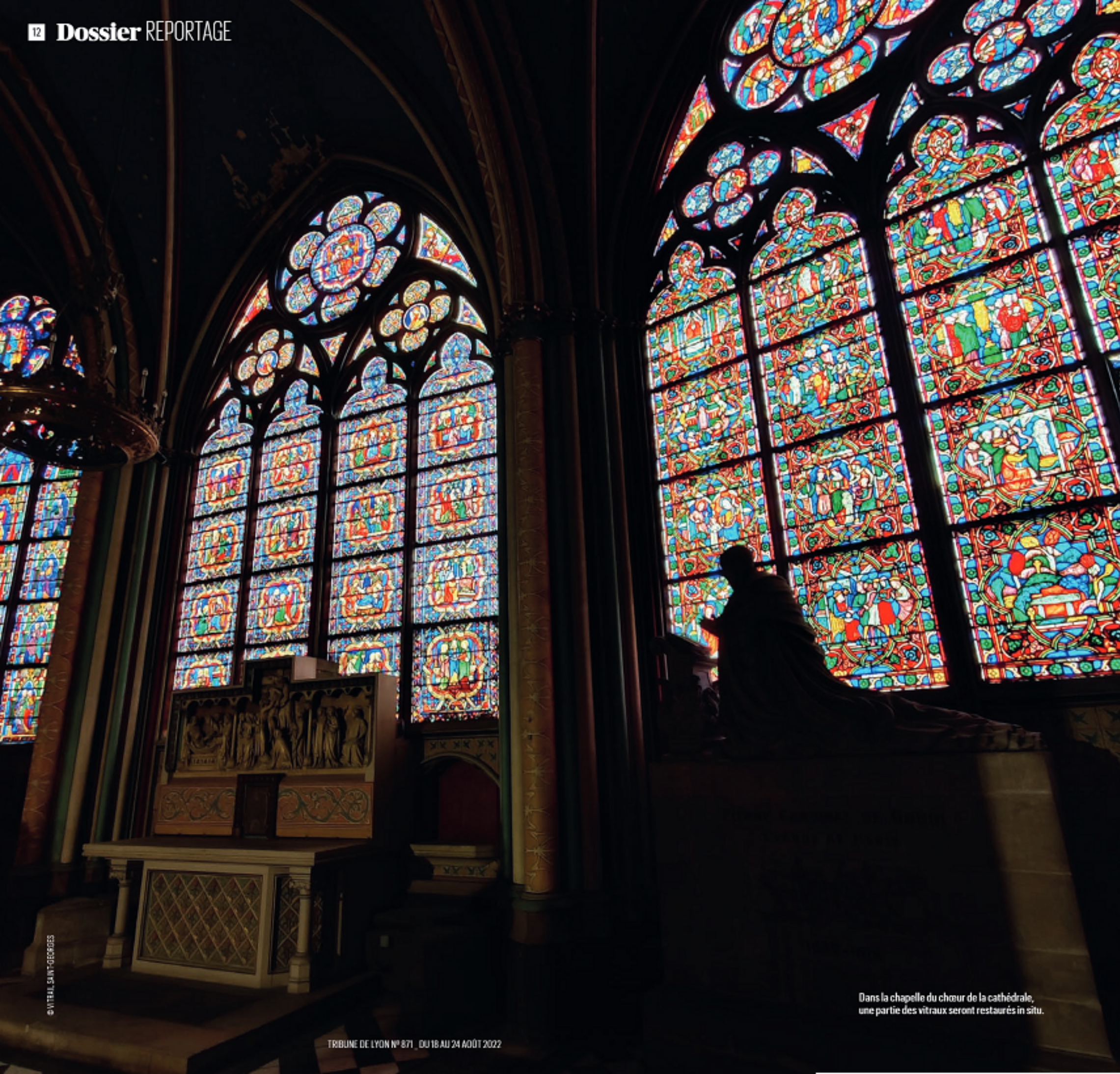




Ces Lyonnais qui sauvent les vitraux de Notre-Dame de Paris

L'atelier Vitrail Saint-Georges fait partie des cinq maîtres verriers français retenus pour travailler à la restauration des vitraux de Notre-Dame de Paris. Un honneur pour l'atelier lyonnais, qui fête ses 150 ans cette année, mêlé d'une certaine pression, car dans leurs mains vont passer 440 m² de vitraux de la cathédrale admirés chaque année par plus de 12 millions de visiteurs. Un chantier prestigieux de plus qui s'ajoute aux belles références que cumule la PME de 13 artisans, autrefois basée dans le Vieux-Lyon, qui officie aujourd'hui à Saint-Genis-les-Ollières. Reportage. DOSSIER RÉALISÉ PAR VÉRONIQUE LOPES

Dans un ancien relais de chasse réaménagé en ateliers (300 m² sont dédiés aux vitraux et à la peinture, 60 m² à la ferronnerie, 40 m² à la serrurerie), maîtres verriers et ferronniers s'affairent. Grisailles, pose de plomb, découpe de verres, forge de cadres métalliques et barlotières... pourtant, tout est calme. Chacun est concentré sur sa tâche. C'est ici que vont arriver en septembre une partie des vitraux de Notre-Dame de Paris, ceux du chœur et ceux de la sacristie. Un travail de conservation et de restauration qui va s'étaler sur un peu plus d'un an afin que la cathédrale puisse rouvrir au grand public en 2024, plus belle que jamais. « Personne n'aura jamais vu la cathédrale aussi neuve de l'intérieur depuis sa création », s'enthousiasme Jean Mône, maître verrier et patron de l'atelier Vitrail Saint-Georges. « On va œuvrer à transmettre aux générations futures un patrimoine qui a mis 300 ans à être construit... C'est juste dingue ».

tion indescriptible de naviguer dans cette forêt d'échafaudage avec la flèche manquante au milieu de l'édifice. On se sent petit et très humble », raconte le Lyonnais dont l'atelier a été sélectionné, avec quatre autres, pour redonner vie à ces joyaux de la cathédrale parisienne.

Aujourd'hui, les équipes de l'atelier Vitrail Saint-Georges ont donc commencé à déposer l'ensemble des vitraux de la sacristie et une partie de ceux du chœur (« la chapelle qui se trouve dans l'axe d'entrée où se situe la couronne d'épines »). « Dans le chœur, il y a des vitraux du XIX^e siècle, mais aussi du XIV^e siècle, alors devront être restaurés in situ ceux qui sont moins abîmés, et d'autres seront transportés à l'atelier, explique le maître verrier. Quant à ceux de la sacristie, qui sont tous d'origine, ils méritent une restauration complète. » Et c'est une partie de ces pièces historiques que les visiteurs pourront venir admirer à Saint-Genis-les-Ollières lors des journées du patrimoine le samedi 17 septembre prochain. Une opportunité inédite pour les particuliers et un moment intense pour les artisans.

Le grand défi. Si chaque chantier est unique et apporte son lot de satisfaction, celui de Notre-Dame de Paris a de quoi émouvoir Jean Mône. Avant de se voir confier cette prestigieuse tâche, les Lyonnais ont été sollicités pour de nombreux autres chantiers qui ont fait leur renommée : les cathédrales de Versailles et de Soisson, l'église des réformés à Marseille et, à Lyon, les églises Saint-Irénée et Saint-Bonaventure... Mais celui qui donne l'ampleur à la scène est celui de la coupole des Galeries Lafayette Haussmann.

En effet, le groupe Galeries Lafayette a enclenché en 2020 une rénovation majeure de la coupole de son magasin du boulevard Haussmann. L'ouvrage de 1912 admiré par plus de 37 millions de personnes chaque année n'avait jamais été rénové depuis sa création, malgré les dommages du temps et de la Seconde Guerre mondiale que l'édifice parisien a subis. L'œuvre de Ferdinand Chanut, Jacques Grüber et Louis Majorelle avait besoin d'un coup de neuf global. L'objectif était d'apporter plus de lumière naturelle au bâtiment, d'améliorer l'étanchéité de la coupole et d'y ajouter un système d'éclairage programmable pour la rendre encore plus spectaculaire. « Ce chantier a été un grand défi pour nous, surtout en amont. Tout d'abord à cause de sa taille,...

« C'était une émotion indescriptible de naviguer dans cette forêt d'échafaudage avec la flèche manquante au milieu de l'édifice. On se sent petit et très humble. »

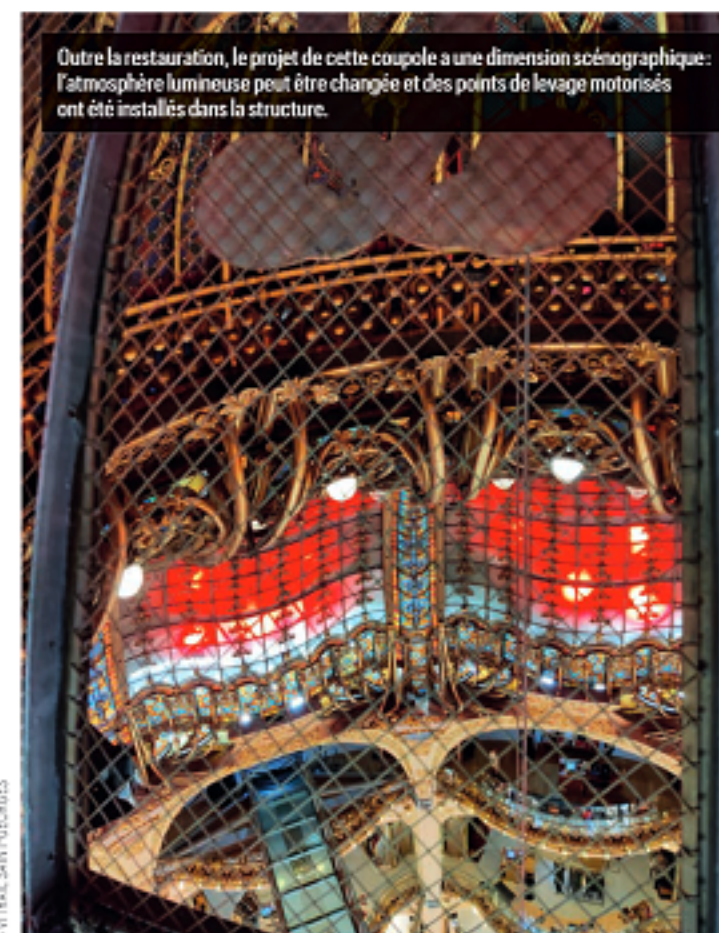
Devoir de transmission. Si l'atelier lyonnais ne commence à travailler que maintenant à la rénovation des vitraux, c'est qu'après l'incendie du 15 avril 2019, les équipes responsables du chantier, épaulées par le laboratoire de recherche des monuments historiques, ont dû d'abord répertorier les œuvres et établir des diagnostics précis pour préparer la restauration. Un travail de deux ans qui a abouti à un cahier des charges précis et à un appel d'offres public passé en novembre 2021, auquel Jean Mône a bien sûr tenu à répondre. « Il a fallu que je me rende sur place afin d'évaluer le travail de chacun des 12 lots de vitraux à restaurer que comprend la cathédrale. C'était impératif pour comprendre comment répondre, explique l'entrepreneur. C'était une émo-



Jean Mône et Emmanuelle Andrieux, maître verrier de la Maison du Vitrail, à la fin du chantier, sous le toit temporaire créé le temps des travaux au-dessus du grand magasin. Une construction hors norme pour laquelle les échafaudages ont déposé un brevet.



Plus de 3400 panneaux de verre constituent la coupole des Galeries Lafayette du boulevard Haussmann, dont la rénovation des vitraux a duré quatre mois.



Outre la restauration, le projet de cette coupole a une dimension scénographique : l'atmosphère lumineuse peut être changée et des points de levage motorisés ont été installés dans la structure.

La grisaille est une poudre de verre pilé et de rouille (oxyde de fer). Elle peut être dans des tons de brun, rouge, noir ou vert. Selon les époques et pays, les teintes changent.



La grisaille se peint au pinceau à lettres, puis la plaque est recouverte de grisaille et grattée pour obtenir les volumes.



Au rez-de-chaussée de l'ancien relais de chasse (photo), l'atelier devenu centre de formation professionnelle accueille sept adultes en reconversion tous les six mois. Cette formation permet aux candidats d'accéder à l'examen du CAP arts et techniques du vitrail, option vitrailiste. À l'étage se trouve l'Académie, où sont proposés cours et stages pour les particuliers qui souhaitent découvrir les secrets de la fabrication des vitraux.



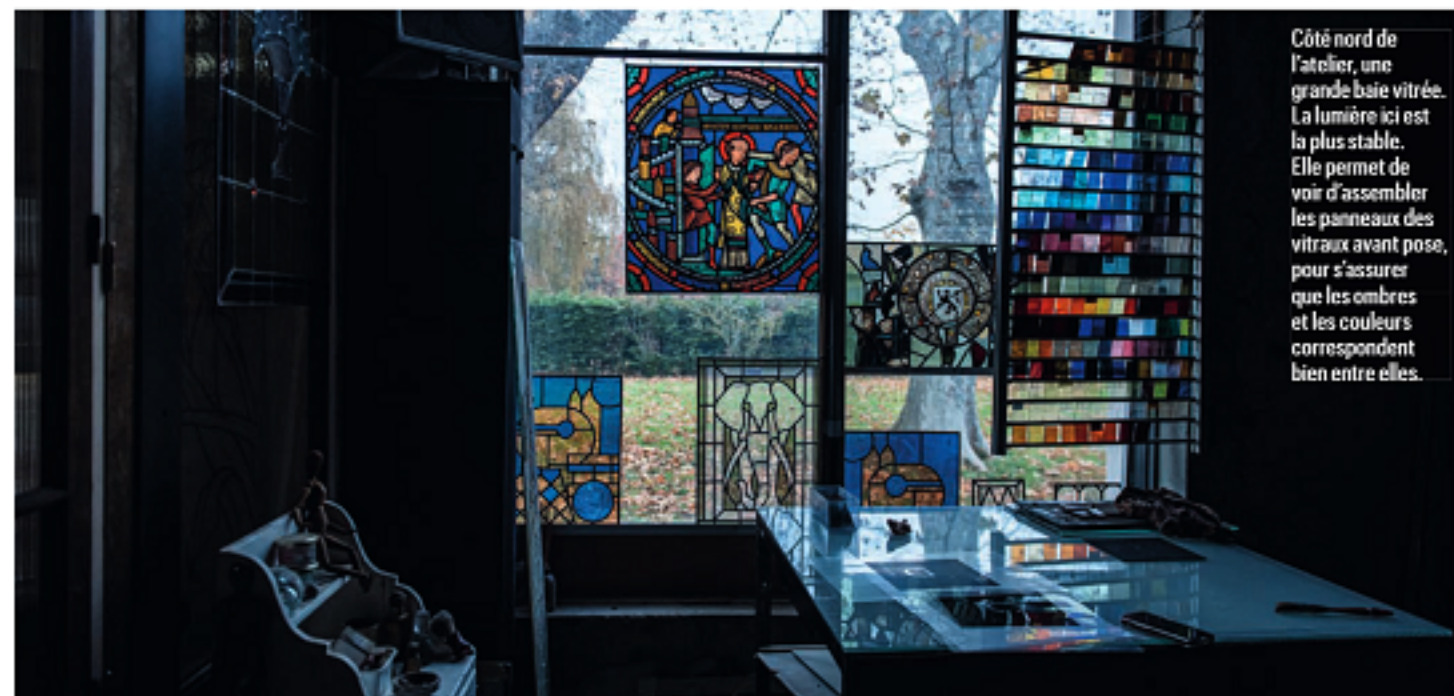
Jean Mône et son père, Joël, tous deux maîtres verriers.

... mais aussi de par la contrainte de temps (quatre mois) ainsi que le travail de nuit pour les équipes afin de permettre l'ouverture du magasin en journée. Ensuite parce que les vitraux avaient été déposés au moment de la Seconde Guerre mondiale, une partie a été perdue puis remplacée par des panneaux de verre sablé blanc, et certains panneaux n'avaient pas été installés dans le bon ordre. » À cela s'est ajoutée une autre contrainte technique : à l'époque, le maître verrier Jacques Grüber avait choisi un verre structuré en surface avec une couleur très précise. Les vernis n'existant pas encore, les vitraux avaient été doublés, ce qui implique une dépose et une pose plus complexe. Enfin, les plombs. Comme pour tout travail de conservation, la consigne est de refaire à l'identique, l'atelier a dû faire fabriquer des plombs spécifiques et uniques au monde, qui ne seront utilisés que pour les Galeries Lafayette.

Pour réaliser une telle prouesse dans le temps imparti, Jean Mône n'a pas hésité à se rapprocher d'un autre atelier de vitraillistes, La Maison du Vitrail à Paris, afin de restaurer les 770 m² de coupole (sur 1 000 m²), soit 3 400 panneaux de verre, en seulement quatre mois. « Les poses et déposes se passaient de nuit, assistées par des cordistes. Il y avait une vraie connivence entre mon équipe et celle d'Emmanuelle Andrieux. Au moment le plus fort de la restauration, on était 16 artisans verriers en simultanée. C'était un vrai défi et une manière d'éprouver notre capacité d'adaptation, explique le Lyonnais. C'est la première fois qu'on avait un aussi gros chantier à Paris, et je suis persuadé que sa complexité a participé à ce que l'on décroche le chantier de Notre-Dame. »

« Je suis persuadé que la complexité de ce chantier a participé à ce que l'on décroche le chantier de Notre-Dame. »

À l'autre bout du monde. Pourtant, depuis plus de quarante ans, la maison a réalisé d'autres travaux d'envergure. À Dieppe, Joël Mône, maître verrier, a dû recréer d'après une photo tous les vitraux du chœur qui avaient été soufflés lors du débarquement des Canadiens en 1942. Idem pour les vitraux de type saint-sulpicien d'une rosace de huit mètres de diamètre d'une église de Singapour, où cette fois-ci on lui a simplement confié des croquis. Il a fallu redessiner à l'échelle tous les personnages et scènes. « On a dû travailler comme à la Renaissance, en faisant poser notre entourage pour recréer les poses et les prendre en photo pour dessiner les cartons », s'amuse à raconter le maître verrier qui ne semble pas vouloir prendre sa retraite. Modestement, il ne mentionne pas la restauration du pavillon Napoléon III dans le palais royal de Phnom Penh au Cambodge (édifice offert par le souverain français au roi Norodom Sihanouk dans les années 1870), mais son fils se souvient : « C'était à l'autre bout du monde ; à l'époque, pour y aller, c'était toute une aventure. » Plus tard, c'est au Japon que l'on a sollicité leur savoir-faire pour un wedding center, lieu de mariage « à la française » recréé de toutes pièces... Un sacré palmarès pour l'atelier fraîchement labellisé Entreprise du patrimoine vivant. ■

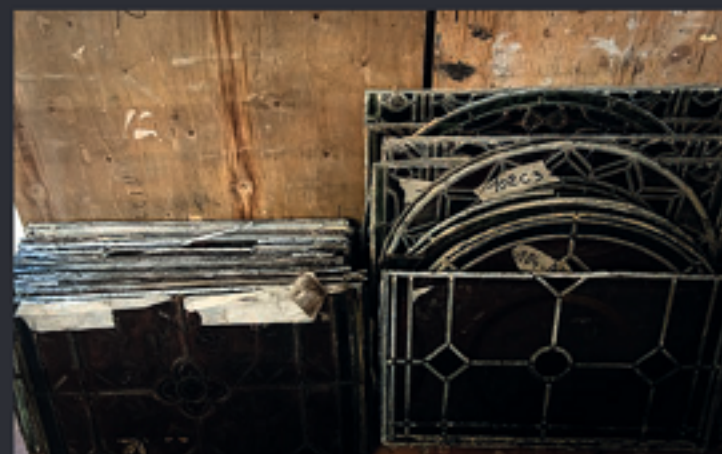


Côté nord de l'atelier, une grande baie vitrée. La lumière ici est la plus stable. Elle permet de voir d'assembler les panneaux des vitraux avant pose, pour s'assurer que les ombres et les couleurs correspondent bien entre elles.



© SUSIE WOLDE

À chaque restauration, les panneaux sont démontés et numérotés afin de les assembler facilement au moment de la pose.



© SUSIE WOLDE

Une fois déposés, les vitraux doivent être nettoyés. Selon les projets, l'atelier fait parfois appel au laboratoire de recherche des bâtiments historiques pour déterminer le protocole de nettoyage: eau, eau déminéralisée, eau savonneuse ou eau enrichie d'éthanol.



© SUSIE WOLDE

Quand un morceau de verre du vitrail est cassé, le vitrailiste a pour consigne de mettre un cuivre Tiffany (languette de cuivre), qui est collé sur la tranche du verre, afin de recoller les deux morceaux, ils sont ensuite soudés avec de l'étain.



© SUSIE WOLDE

«On conserve le maximum de pièces originales», explique Annick, maître verrier depuis 42 ans à l'atelier Vitrail Saint-Georges, ici en train d'aplatir les bords des plombs avant le masticage. À savoir, leur durée de vie est de 150 ans environ.



© SUSIE WOLDE

La restauration d'un panneau prend environ quatre heures entre les étapes de nettoyage, de remise en plomb, de montage et de masticage.



© SUSIE WOLDE

Si une grisaille doit être refaite, elle ne l'est jamais sur l'original, mais sur un verre de forme identique. Les deux morceaux seront sertis ensemble pour avoir un rendu satisfaisant à l'œil nu tout en conservant la pièce d'origine intacte.



© SUSIE WOLDE

Pour protéger les vitraux, plutôt que d'installer un verre de doublage qui fait des reflets, les œuvres sont protégées par des raquettes de protection en cuivre. Elles sont utiles en cas de grêle ou tout autre choc qui pourraient endommager les œuvres. Avec le temps, elles noircissent et deviennent invisibles pour laisser les vitraux s'exprimer.



© SUSIE WOLDE

Si les maquettes et croquis sont d'abord faits à main levée sur cartons, pour les projets géométriques, les dessins sont passés sur le logiciel Glass eye. La précision de l'outil informatique permet d'obtenir les cotes parfaites pour la ferronnerie, une commande précise des verres et d'éviter un montage à blanc des vitraux dans l'atelier avant de réaliser la pose chez le client. Ici, Jean Môme réalise les plans d'une verrière pour la cage d'escalier d'un immeuble du boulevard de la Tour-Maubourg, Paris 7^e.



© SUSIE WOLDE